

LA BÊTE IMPERIALISTE SE DÉSESPÈRE

Le coup est dur pour Nixon. Tout allait bien pour lui jusqu'à présent cette année : entretien avec Mao, discussions à venir avec Brejnev, congrès assez docile, opinion publique peu au fait des questions indochinoises, retrait progressif (encore que partiel) des troupes du Vietnam, et enfin et surtout réélection presque assurée. Certes, il y a l'inflation, certes il y a du chômage, mais pas assez pour perdre la bataille de novembre, et puis, ce sont surtout les Noirs qui sont touchés, et comme Nixon ne compte de toute façon pas sur eux et a décidé de flatter les racistes blancs en abandonnant la politique déségrationniste...

Oui, tout allait bien, même au Vietnam du Sud. Du moins le disait-on à Washington : la « vietnamisation » se portait bien, ou pas trop mal ; les « Vietcongs » n'attaquaient guère, Hanoï reconstruisait le Nord, donc ne voulait pas qu'il soit une fois de plus détruit, donc ne voulait pas subir de nouveaux raids, donc n'agirait guère au Sud, donc... Au Cambodge et au Laos, certes, les « communistes » s'agitaient, mais c'était la preuve que « les Nord-Vietnamiens » ne pouvaient guère agir au Sud. D'ailleurs, comme chacun le sait à Washington, le Front uni de Sihanouk n'existe pas, pas plus que le Front patriotique laotien...

Et puis, les chars ont attaqué, avec une puissante artillerie. L'infanterie a déferlé sur les bases « vietnamisées ». Washington, qui ne manque pas d'arguments pour dénier tout droit aux Vietnamiens de se défendre, a aussitôt dit que « c'est la faute aux



Russes ». Autrefois, c'était « la faute aux Chinois ». Peu important après tout ces dizaines de milliers de Vietnamiens qui tirent, et ces centaines de milliers d'autres qui, de la frontière chinoise à la pointe de Ca-Mau, renseignent, ravitaillent, camouflent, répandent les mots d'ordre ! M. Nixon n'a vraiment pas le temps, entre deux voyages, d'apprendre que le combat dure

depuis trente ans. En revanche, il sait que l'impérialisme ne peut pas se permettre de « perdre » l'Indochine, vers laquelle regardent tous les mouvements de libération. Nixon n'est pas entêté, ou vicieux. Au lieu de faire l'analyse de son caractère, mieux vaut dire qu'il représente cette faction de la plus grande puissance impérialiste pour laquelle l'Amérique doit briser les guerres de libération, en écrasant l'adversaire avec les moyens les plus barbares et en suscitant dans les pays néo-colonisés des forces fanatiques tellement liées à leur maître que la présence étrangère sera pour elles une question de vie ou de mort.

Un test capital

Kissinger vient apporter à cette volonté hégémonique — dont la guerre n'est que l'aspect le plus visible — la caution intellectuelle, celle d'un homme qui a toujours été fasciné par les coups de pockers les plus cyniques et qui, avant sa promotion politique, passait son temps à méditer sur la grandeur des armes nucléaires. L'individu est d'autant plus dangereux qu'il connaît ses dossiers. C'est en toute connaissance de

cause que — lui — fait massacrer les Vietnamiens ; il connaît leur passé de résistants. A Hanoï, on a raison de dire et de redire que le Vietnam est un test capital, de valeur historique, pour les relations entre l'impérialisme et les pays en voie de libération. On n'y fait pas preuve de mégalomanie en le soulignant. Il s'agit d'une réalité, sanglante, hideuse, d'une réalité politique qui, entre autres statistiques, se traduit par celles de centaines de milliers de tués et de mutilés, victimes des millions de tonnes de bombes, d'obus, de produits chimiques. La « Bête » est peut-être blessée, mais elle défend bien son repaire et son repaire, hors les Etats-Unis même, c'est l'Occident et une grande partie du tiers monde. Pour placer les peuples sous son joug, la « Bête » a deux moyens qui sont les deux volets d'une même stratégie, d'ailleurs interchangeables, ou applicables simultanément : la néo-colonisation par le « développement » (c'est-à-dire le conditionnement d'une société) et l'agression frontale. Au Vietnam du Sud, cela a commencé par le premier volet : « structuration » de la société avec, en plus bien sûr, une dictature locale. Echec ! D'où la guerre hypocrite puis, les forces de libération grandissant, ouverte, massive. Ensuite, pour des raisons tenant au dollar et au mécontentement des Américains, on décide de « vietnamiser » : toujours le dictateur (Thieu, au lieu de Diem), l'armée fantoche, et aussi la recherche d'une base socio-économique au système : appel aux « aides » étrangères diversifiées (Banque asiatique de développement, crédits japonais, etc.) et aux investissements (espoirs fondés sur le pétrole), invasion dans les villes et les villages de motos, de postes de télévision avec en prime ce slogan : - Ils n'ont pas tout ça chez Ho Chi Minh ! » Cette prostitution planifiée, mais toujours accompagnée des bombes (trois millions de tonnes en trois ans sous Nixon), va-t-elle enfin payer ? On le croit un moment et puis l'offensive reprend. Il y a de quoi désespérer de ce peuple, décidément !

Nixon ne croit qu'à la force...

Et c'est vrai qu'il y a de quoi en désespérer, quand on s'appelle la « Bête ». Comment ce Vietnam n'a-t-il pas réussi à se forger en trente ans une armée nationaliste, anticommuniste ? Passe encore pour le Nord, passé pour pertes et profits (les Tonkinois, c'est connu, ont leur tempérament, sont têtus, etc.), mais le Sud... Peut-être en déracinant sa population, pourra-t-on la remodeler selon des critères plus acceptables ? Alors, on a fait de « l'urbanisation forcée » : on matraque les campagnes, on « fait » du réfugié (ceux qui parlent beaucoup des réfugiés actuels — et il faut en parler — oublient un peu vite que des millions

de gens ont été chassés des campagnes par des bombes américaines, et non par « les troupes nord-vietnamiennes »). Et pourtant, le courant ne passe pas. Et Thieu, bien « conseillé », doit malgré tout cela interdire la presse d'opposition, mettre en prison les leaders étudiants, truquer les élections, sans pour autant avoir une économie digne de ce nom, ni juguler l'inflation. En face, le G.R.P. propose des négociations sérieuses, un plan de paix qui permet bien des discussions en souplesse sur la forme (mais non sur le fond ; les agresseurs doivent partir !). Nixon amuse la galerie avenue Kléber depuis toujours. Quatre ans de conférence de Paris n'ont apporté aucun espoir de paix. Nixon ne comprend que la force ; il veut la victoire, refuse les départs en douceur. Pour les Vietnamiens, la seule solution est de lui infliger une défaite, tout en proclamant qu'ils ne veulent pas l'« humilier ». Ils ne le font pas de gaieté de cœur car ils voudraient conserver en vie leur jeunesse et reconstruire leur pays (tout leur pays). Mais ont-ils le choix ? Hanoï et le G.R.P. n'ont pas, en lançant l'offensive, saboté la paix. Ils ont porté la guerre à un niveau jamais atteint parce que Nixon a refusé de négocier, en public comme en privé. Il n'a proposé à ses adversaires qu'une capitulation déguisée, une acceptation de Thieu, ce mélange difforme de Tchiang Kai-chek, de Kissinger et de Pétain. Il a procédé de la même manière avec les résistances cambodgienne et laotienne. Triste programme de « paix »...

...mais doit avouer son échec

Nixon a quand même, dans les faits, dû avouer son échec. En deux semaines, il a concentré sur l'Indochine une puissance de feu aérienne et navale jamais égalée. Les Vietnamiens plient-ils pour autant ? Certes non. Nixon se croit peut-être revenu au temps de la guerre du Pacifique, contre les Japonais. Alors, la puissance de feu payait car, tout simplement, les Américains avaient affaire à une armée de type classique, occidental. Un impérialisme plus puissant écrasait un impérialisme plus faible. Au Vietnam, c'est une guerre populaire qui se mène, et l'utilisation par l'armée de libération d'un matériel moderne ne change rien à l'affaire, même s'il est vrai qu'un char est plus vulnérable qu'un commando de guérilleros. Mais ce combat populaire est d'abord politique. Faudra-t-il longtemps encore répéter cette évidence ?

Bien des commentateurs ont, depuis le début de l'offensive, écrit ou dit pas mal de sottises : les Nord-Vietnamiens voulaient s'emparer des villes, voulaient établir ici ou là le siège du gouvernement révolutionnaire.



naire, etc. Mais tel n'est pas leur but, pas plus que celui du F.N.L. Il s'agit avant tout de mener une offensive généralisée, de casser le corps de bataille de Saigon, et de briser la « pacification ».

L'offensive généralisée montre que les forces de libération sont partout et pas seulement au Vietnam du Sud ainsi que le prouvent les attaques dans le sud du Laos et surtout la défaite infligée au Cambodge aux unités fantoches de Lon Nol. Les peuples Indochinois coordonnent leurs offensives, s'apportent une aide appréciable, sur les plans politique et logistique, et interdisent désormais aux troupes de Saigon de sortir de leur territoire — où elles ont fort à faire.

Déjà, d'autre part, il apparaît que l'aviation américaine ne peut plus faire front à toutes ces attaques. De même que l'infanterie fantoche ne sait plus où donner de la tête, l'aviation — même considérablement renforcée — est bien contrainte de concentrer ses raids sur les points chauds. 700 avions, même s'ils interviennent 24 heures sur 24, ne peuvent pas « couvrir » toute la péninsule. Ceci apporte un soulagement certain aux soldats et aux civils chargés de l'approvisionnement des divers fronts. De plus, le « sanctuaire » de la septième flotte n'existe plus : les Nord-Vietnamiens pour la première fois ont lancé des « Mig » contre la marine américaine et leur artillerie a fait mouche à plusieurs reprises.

Le corps de bataille de Saigon se heurte à d'énormes difficultés. Il n'est certes pas vaincu et quelques unités se battent vigoureusement. Mais, près de la zone démilitarisée, la troisième division a été balayée dès les premiers jours de l'offensive. La première — mal remise de sa défaite au Bas-Laos en 1971 — subit des pertes aux avant-postes de Hué et est partout sur la défensive. Le F.N.L. avance sur les côtes orientales, et prend base après base sur les Hauts-Plateaux. Les B-52 pilonnent An-Khé où

autrefois pavanait la première division aéromobile de cavalerie américaine avec ses 500 hélicoptères.

La bataille d'An-Loc, au nord de Saï-gon, coûte cher à l'armée de libération, mais les fantoches mordent la poussière dans ce piège qui leur a été tendu. Ils y engouffrent des bataillons cependant que les renforts de la route N° 13 (Saïgon - An-Loc) tombent dans des embuscades, sont sans cesse harcelés, manquent parfois de vivres et de munitions. Or, les unités divisionnaires engagées dans ce secteur qui protège Saigon sont celles qui ont été à la hâte prélevées sur le Delta — qui se trouve ainsi dégarni et où de nombreuses attaques ont lieu contre de petits postes. Comme de durs combats se déroulent de l'autre côté de la frontière — au Cambodge — il n'est pas interdit de penser que le F.N.L. vise à couper le Delta de Saigon ; or, le Delta, c'est le riz et la majeure partie de la population du sud.

Se sortir du désastre

La pacification est réduite à néant dans le nord et le centre. Il semble qu'elle soit aussi maintenant en difficultés dans le Delta que des observateurs plus ou moins bien intentionnés avaient décrit comme un « modèle de pacification » parce que, depuis longtemps, la situation y était relativement calme.

Mais, soudain, les guérilleros ont surgi et commencent à mettre à mal un long travail mené par les Américains et les fantoches pendant trois ou quatre ans. Or, c'est sur cette politique que repose le régime de Saigon : sans de grosses unités solides, sans de puissantes réserves, sans le contrôle de milliers et de milliers de villages, dont Saigon, une base sociale de plus en plus étroite, et un avenir difficile que lui resterait-il ? Quelques villes.

Imaginons en effet que, pour une raison ou pour une autre, l'offensive s'arrête — à son niveau actuel en tout cas — dans deux ou trois mois. Elle aura déjà été assez forte pour briser les meilleures troupes régulières et la « pacification ». Saïgon et Washington devront alors tout reprendre à zéro et tenter, au prix de difficultés sans cesse accrues, de refaire ce qui a été défait et ceci suppose un travail de deux ou trois ans...

Niant l'existence du Pathet-Lao, du gouvernement cambodgien de Sihanouk, du F.N.L. et de l'unité du peuple vietnamien, Nixon s'embourbe et pense se sortir du désastre en lançant ses B-52 et autres Phantom contre la République démocratique. Nul ne peut écarter l'hypothèse de raids assassins contre Hanoï et le port de Haïphong. La capacité meurtrière de l'impérialisme est sans limite. Mais en même temps, Nixon a commis une erreur monumentale en croyant que des visites à Pékin et à Moscou permettraient de régler la question entre « Grands », sur le dos évidemment des Indochinois. On continue sans doute à Washington à faire ce raisonnement imbécile qui consiste à croire que Chou En-lai et Brejnev tirent les ficelles nord-vietnamiennes (et aussi sud-vietnamiennes, laotiennes et cambodgiennes I).

Nous sommes directement concernés

Ce mépris des peuples qui luttent s'est heurté à la volonté d'indépendance absolue de Hanoï et de ses amis locaux et aussi à la décision des Chinois et des Soviétiques d'aider les révolutionnaires (même si on pourrait penser que des armes plus puissantes capables de détruire les B-52 et la septième flotte pourraient être livrées, mais des considérations d'ordre diplomatique interfèrent ici avec la volonté d'internationalisme). Il est comique de voir les Américains et, par exemple, la droite française la plus bornée, dénoncer l'envoi au Vietnam de chars et de canons russes... sans dire que Washington a donné aux fantoches plus de 1 000 avions et hélicoptères, un million de fusils M-16, d'innombrables canons et blindés, sans parler d'une aide financière, technique, politique, sans laquelle Thieu serait déjà le triste pantin oublié d'une non moins triste histoire... Et ces mêmes milieux « oublient » de dire que les navires, les B-52 sont commandés par des étrangers, que 69 000 Américains demeurent au sud, que les unités fantoches sont « conseillées » par des hommes de Nixon et que l'ambassadeur des Etats-Unis à Saïgon se conduit en proconsul. Dans la même lancée, ils n'ont pas eu le temps de voir que, à Hanoï et dans les zones libérées, ce sont des Vietnamiens qui dirigent,

décident de tout, manoeuvrent, bombardent, pilotent les chars et les avions, guident les tirs d'artillerie.

Mais les Vietnamiens comme les autres Indochinois ont cependant besoin d'aide et la question nous concerne directement sans qu'il soit possible de dissocier l'aide matérielle de l'aide politique. Il leur faut des médicaments, des livres. Il faut aussi que leurs positions soient connues, expliquées partout et que les odieux mensonges de la propagande américaine soient <...> avec l'Europe, que, sur ce plan-là aussi, les mouvements de gauche coordonnent leurs actions, leurs aides et les pressions sur des gouvernements silencieux le plus souvent et donc complices. Londres approuve ouvertement Washington. Bruxelles, Bonn — ô socialisme de Brandt ! — et Rome se taisent. Paris continue, sur la lancée gaulliste, de réclamer une solution politique défendant l'indépendance du Vietnam. Mais, même si Nixon s'irrite ou fait mine de s'irriter de cette prise de position, de telles déclarations ne vont pas loin. Paris joue le double jeu en Indochine : car pourquoi conser-ve-t-on une ambassade à Phnom-Penh ? Pourquoi n'a-t-on pas reconnu le gouvernement de Sihanouk — et la question vaut pour la scandaleuse attitude de Moscou à l'égard des patriotes cambodgiens ? Pourquoi Paris nie-t-il la réalité du Pathet-Lao et continue d'aider les fantoches pro-américains de Vientiam ? Comme si on pouvait aimablement critiquer l'Amérique au Vietnam sans élargir l'analyse aux autres pays de l'Indochine...

Mais pourquoi aussi s'étonner de cette attitude ? L'Europe qu'on nous propose fait partie de cet Occident capitaliste et impérialiste et on ne peut décemment pas donner de leçons aux Américains quand on pratique la politique que l'on sait en Afrique par exemple. A vrai dire, la véritable aide aux peuples indochinois devrait se situer en dehors du cadre officiel de l'ordre établi : à partir de l'exemple indochinois, on peut réfléchir — et donc aussi agir — sur le type de relations qui devront un jour s'établir entre nous et « les autres » du tiers monde. Nous devons refuser une Europe néo-colonialiste et inventer des sociétés en conséquence. N'oublions pas non plus que notre propre soulèvement de 1968 a jeté dans la bataille des milliers de militants qui étaient tous admirablement informés de la lutte en Indochine et qui, à travers cet énorme travail d'information, de formation, de réflexion et d'action, en sont venus spontanément à commencer à saper les bases d'une société qui opprime à la fois, et ceci est logique, les travailleurs français et les peuples « sous-développés ». Pour tout cela aussi, l'offensive vietnamienne et la riposte meurtrière de Nixon nous concernent plus directement encore que nous ne le pensons parfois.

Jacques RENNES, Retour du Vietnam